L'INSTITUT DE LA VIE

En octobre 1971, le Professeur Maurice Marois, de la Faculté de Médecine de Paris, fit, à Mexico, devant le Conseil des Gouverneurs de la Ligue des Sociétés de la Croix-Rouge, une communication sur l'Institut de la Vie dont il est Président. Nous sommes heureux d'en reproduir quelques passages qui ont trait, en particulier, à l'environnement.

Indiquons auparavant que l'orateur rendit hommage à la Croix-Rouge grâce à laquelle « la preuve est faite qu'il est possible de réunir toutes les nations de la terre pour le respect d'un bien commun à tous les hommes, au-delà de leurs divisions: la vie ». Or, cette dernière n'a pas été improvisée. Elle a une politique: persévérer, s'exprimer, conquérir, évoluer, mais des menaces planent sur elle.

* * *

... Je ne veux pas faire un sort au seul danger atomique. D'autres périls menacent l'homme et d'abord la dégradation de son environnement.

La terre connaît la soumission du monde vivant et matériel à la volonté de l'homme. Jadis, les cataclysmes géologiques firent disparaître les espèces. L'homme peut désormais provoquer des cataclysmes de mêmes dimensions. Il arrache la forêt de la surface de la terre et il lui substitue des déserts. Il supprime des biotopes millénaires où des espèces s'étaient maintenues dans des conditions de milieu qu'il bouleverse. Il provoque l'extinction d'espèces animales et jusque de certaines races humaines. Il compromet dès aujourd'hui sa propre descendance par les dommages génétiques qu'il inflige aux chromosomes de ses cellules germinales.

Dernier drame de la vie: La pénurie de matière et la pénurie d'espace.

Le divorce est frappant entre la surabondance des potentialités et la pénurie des moyens. Une seule bactérie, se divisant dans des conditions de milieu favorables, pourrait en huit jours, par progression géométrique, synthétiser une masse de matière vivante supérieure à la masse de la terre: or, il est bien vrai qu'une bactérie ne fabrique pas une terre tous les huit jours; il faut bien qu'elle s'impose une sorte de régulation des naissances, qu'elle s'accommode de la pénurie, qu'elle se heurte à ses propres limites.

Pénurie: l'espace terrestre devient trop étroit pour notre nombre, la matière première devient insuffisante pour l'édification et le maintien de notre protoplasme. La vie devient, ô paradoxe, une menace pour la vie.

Pénurie: la vie récupère tout: chacun des atomes et des molécules qui constituent notre organisme a été impliqué dans des milliards d'êtres vivant avant nous et notre dépouille servira à l'édification d'autres organismes; c'est le cycle bien connu du carbone, de l'oxygène, de l'azote, du phosphore, etc... Dans cette optique, la mort trouve sa place dans l'économie de la vie; elle devient la servante de la vie en lui donnant de nouvelles chances, pour de nouveaux essais, pour de nouvelles expressions du protoplasme.

L'incessant échange entre l'inanimé et le vivant se fait dans les deux sens. A chaque instant, la mort fait équilibre à la vie et nous savons bien que chaque battement de notre cœur scande notre marche vers notre mort. La vie est selon l'expression de Gœthe « la durée dans le changement », et selon l'image d'Héraclite « le fleuve toujours changeant dans ses vagues mais éternel dans son cours ». La vie recommence à chaque nouvelle naissance. Neuve est la vie pour chaque être qui naît et neuf son élan. Chaque être qui naît est le matin du monde.

Cette vie au passé fabuleux, cette vie opiniâtre à persévérer est appelée à un grand avenir.

La terre serait habitable pendant encore six milliards d'années.

Grand avenir de la vie, certes, mais avec ou sans l'homme.

L'humanité sait qu'elle est mortelle et d'une mort qu'elle peut se donner. Elle découvre que son milieu écologique est fragile et vulnérable et qu'elle peut l'altérer d'une manière irréversible. Elle sait que son expansion connaîtra sa limite car le jour viendra de la saturation humaine de la terre. Elle développe peu à peu sa conscience d'espèce: conscience d'appartenir à une même communauté soumise au même destin et aux mêmes périls.

La terreur panique des premiers âges face au déferlement incontrôlé des forces de la nature, voici que l'homme l'éprouve à nouveau devant la dimension des forces qu'il a lui-même libérées et l'accélération de sa propre histoire. Mais ce sentiment se tempère aussitôt de la conscience d'être lui-même l'ordonnateur des forces déchaînées, le sujet libre d'une histoire dominée et non plus l'objet impuissant et passif d'une histoire subie. Puis à l'ivresse de l'apparente toute puissance du démiurge fait suite l'inquiétude des lendemains lucides: comment utiliser les pouvoirs de la science pour un plus grand accomplissement de l'homme. Le voici devant l'alternative: exploitation des ressources jusqu'à épuisement, extinction des espèces, affrontement ultime entre le règne minéral et le règne vivant réduit à son suprême représentant, l'homme — ou: participation consciente, rationnelle, mesurée aux cycles biologiques, réconciliation de l'homme prométhéen et de la nature tutélaire, intégration dans un ordre cosmique où la vie apparaît comme une forme supérieure d'organisation, et la liberté comme la suprême acquisition de la vie. Dans le tumulte de l'histoire contemporaine, on perçoit l'attente d'une nouvelle renaissance, d'un humanisme des temps nouveaux qui puisera sa lumière à deux sources: la reconnaissance de la valeur de la vie, l'affirmation de la grandeur de l'homme libre et responsable.

La nécessité s'impose d'édifier une structure d'accueil pour le monde qui vient, d'aller plus loin que l'histoire, de la gagner de vitesse pour que les valeurs éprouvées comme permanentes et universelles survivent à l'écroulement du monde périmé qui les a produites. La nécessité s'impose d'un organe d'espèce. Il intégrerait toutes les richesses, toutes les sagesses du passé. Il analyserait toutes les potentialités du futur en les confrontant aux aspirations et aux exigences permanentes de l'homme « indivis, temporel et intemporel » (Saint-John Perse).

Le 8 septembre 1960, nous avons invité les hommes de science à s'unir aux hommes du plus haut niveau de conscience, afin d'édifier une institution, l'Institut de la Vie, qui aurait valeur de symbole. Il faut que les hommes sachent qu'il existe quelque part sur la terre un haut lieu où l'humanité entreprend une méditation sur elle-même, sur son passé, sur son avenir, sur sa responsabilité envers la vie.

L'institution se développe puissamment sur tous les continents, portée par l'espérance des hommes et le mouvement de l'histoire.

L'Institut de la Vie rassemble, dans une entreprise constructive, des hommes de toutes les classes sociales, de toutes les philosophies, de toutes les activités. Il est largement ouvert à tous les courants de pensée créatrice et de civilisation sans exclusive. Il bannit tout ce qui divise, recherche tout ce qui unit. Tous les hommes qu'il rapproche renoncent à ce qui

les sépare pour se retrouver sur le terrain commun de la défense et de la promotion de la vie.

L'Institut de la Vie est un haut lieu de pensée. L'une de ses activités est une réflexion fondamentale sur la vie: une telle réflexion doit sous-tendre tout effort pour en assurer la sauvegarde.

L'institution a traité au cours de conférences nationales et internationales de grands thèmes tels science et responsabilité, passé et avenir de la vie, la défense de l'espèce, santé mentale et civilisation urbaine, l'habitat humain, la protection de la nature, physique théorique et biologie (le comité international d'organisation compte trente-six savants dont quinze prix Nobel), l'homme et l'ordinateur (cette dernière conférence s'est tenue à Bordeaux en juin 1970; trente nations y ont participé).

Lorsqu'il y a dix ans fut créé l'Institut de la Vie, la préoccupation de la vie n'était pas présente à la conscience de nos contemporains. Le fait nouveau est la conjonction de l'inquiétude publique et de la volonté politique. La protection de la vie est devenue un problème gouvernemental, intergouvernemental, à cause des menaces qui pèsent sur l'environnement. Le thème de l'environnement est un thème de vie. Il est fondamental. Il doit être traité avec gravité car l'environnement n'est pas seulement physique, chimique, biologique, mais psychologique, social, culturel, spirituel. C'est finalement une philosophie de l'homme et une conception de la vie qui vont se trouver engagées dans toute décision prise pour protéger le milieu humain.

L'Institut de la Vie pose le problème de l'environnement en termes de condition humaine. Il situe la responsabilité envers la vie au niveau suprême de la liberté de l'homme.

En terminant, M. Marois évoqua la création du Prix de l'Institut de la Vie qui fut décerné, pour la première fois, en 1971. « Des combats pour la vie, dit-il, des combats d'une forme nouvelle nous appellent. C'est à ces combats que se livre l'Institut de la Vie, en mettant la science au service de la vie et de l'homme ».